

CHAPITRE II

L'HÉRITAGE DE MARC AURÈLE

*« Le monde n'est que transformation perpétuelle [...] Rien pour ainsi dire n'est stable. »
(Pensées, 4, 3, 11 ; 5, 23, 2)*

Le jour de son avènement, Commode était sur le front où il se trouvait aux côtés de son père depuis 178. Peu d'empereurs avant lui, hormis Vespasien et Trajan, étaient arrivés au pouvoir alors qu'ils étaient à la tête de leur armée. En cela les circonstances de son avènement anticipent une situation amenée à se généraliser au cours du III^e siècle. C'est que, sous le règne de son père, la *pax romana* avait été sérieusement mise à mal. Alors qu'Antonin avait pu passer la totalité de son règne en restant en Italie, se contentant de laisser ses légats mener les opérations militaires en son nom, Marc Aurèle dut consacrer l'essentiel du sien à défendre les frontières menacées de l'Empire.

Mais ces questions militaires ne constituèrent qu'une partie des difficultés auxquelles Marc Aurèle eut à faire face. Nul mieux que l'auteur de l'*Épitomé* n'a su résumer le caractère tragique de son règne et son exceptionnelle aptitude à y faire face : *« Marc Aurèle Antonin régna dix-huit ans. Ce fut un prince doué de toutes les vertus, d'un génie divin, et qui sembla donné à l'Empire comme un défenseur dans les désastres publics. Car, s'il n'était pas né pour cette époque, nul doute qu'une seule et même chute aurait entraîné la ruine de tout l'État romain. Nulle part,*

en effet, les armes ne laissaient le repos ; des guerres éclataient dans tout l'Orient, en Illyrie, en Italie et en Gaule. Tremblements de terre suivis de la destruction des cités, débordements des fleuves, pestes fréquentes, nuées de sauterelles désolant les campagnes, enfin tout ce qu'on peut dire ou imaginer de fléaux venant d'ordinaire frapper les mortels des plus terribles angoisses se déchaîna furieux sous le règne de Marc Aurèle. Il est, je crois, dans les attributions de la divinité, quand la loi de l'univers, la nature ou quelque autre puissance inconnue aux hommes produit l'excès des maux, qu'alors les sages conseils de ceux qui gouvernent viennent, comme les remèdes de la médecine, adoucir de si cruelles douleurs » (Epitome de Caes., 8).

Commode, associé très tôt au pouvoir, dut prendre conscience précocement que des temps difficiles étaient venus. Car Marc Aurèle, soucieux d'éviter de reproduire les carences de sa propre éducation politique, prit soin de donner à son fils une connaissance concrète de son Empire et de la complexité de ses futures fonctions.

Au matin de son avènement « *les amis de son père qui ne le quittaient point et lui donnaient les meilleurs conseils* » durent lui dresser un état des lieux de l'Empire afin de l'aider à prendre ses premières décisions, car « *il ne faisait rien sans prendre leur avis* » (Hérodien, 1, 6, 1).

LA FIN DE LA PAIX ROMAINE

Les amis de Marc durent d'abord dresser un état de la situation géopolitique de l'Empire. Au cours de sa formation, Commode avait certainement reçu un enseignement géographique de base. Il devait connaître approximativement les dimensions du globe et savoir qu'il existait un ailleurs du monde romain. Mais c'est la situation complexe régnant sur le Danube, une des principales frontières de l'Empire, sur laquelle il se trouvait depuis deux ans, qui dut accaparer l'essentiel de son attention.

Le temps de Marc Aurèle rompt brutalement avec une conception fixiste du monde. La période est marquée par la fin d'une série d'équilibres sur laquelle reposait la paix romaine, dont le principal est celui qui s'était difficilement établi entre l'Empire et ses voisins. Les guerres

quasi permanentes que Marc Aurèle dut mener furent le résultat de mutations affectant ce qu'il est convenu d'appeler le monde barbare d'au-delà du *limes*, mutations sur lesquelles les Romains devaient être assez mal renseignés. La simultanéité des attaques, obligeant à dégarnir les fronts les moins exposés au profit des secteurs les plus menacés, fragilisa l'ensemble du dispositif défensif. La pression des barbares aux frontières, exigeant un effort militaire constant, posa par ailleurs des problèmes financiers redoutables au gouvernement impérial. L'effort de guerre obligea à recourir à une hausse de la pression fiscale qui eut des répercussions économiques et sociales importantes, révélant les limites des capacités contributives des habitants de l'Empire. Surtout, la pénétration des barbares en plein cœur du territoire provincial fut un traumatisme profond pour des populations civiles qui n'avaient plus l'habitude de la guerre. Cela créa, au moins provisoirement, un sentiment d'inquiétude pesant sur le climat politique et religieux.

Mais les difficultés militaires n'étaient que la face la plus visible d'un dérèglement beaucoup plus profond de structures de l'Empire. Le règne de Marc Aurèle marque la fin de « l'optimum climatique romain, chaud, humide et stable », commencé au II^e siècle avant notre ère et qui a accompagné la montée en puissance de l'Empire [Harper, 2019, 50]. C'est lui qui a rendu possible l'existence d'un « monde plein » de 70 à 75 millions d'habitants, soit le quart de l'humanité d'alors, fruit d'un équilibre durable entre la croissance de la production agricole et la croissance démographique. Malthus a montré combien ce type de situation était rare au cours de l'histoire de l'humanité. Le temps de Marc Aurèle et de Commode est contemporain du début d'un dérèglement climatique marqué par la recrudescence des années de sécheresse. Il fut de plus accompagné d'une virulence nouvelle des agents pathogènes dont les voies de communication favorisaient la diffusion dans un espace pacifié.

Les guerres permanentes que Marc Aurèle dut mener tout au long de son règne avaient tenu le fils éloigné de son père. Être empereur, c'était plus que jamais être soldat : « *la vie est une guerre [...] Tu as à accomplir la tâche qui t'incombe, tel un soldat dans l'assaut d'un rempart* » (*Pensées*, 2, 17 ; 7, 7). La sollicitation permanente de l'armée accentua son poids dans la société et renforça le caractère militaire du pouvoir impérial,

annonçant ce qu'il sera au III^e siècle, une monarchie militaire. Commode, d'abord trop jeune pour participer à la plupart des campagnes de son père, fut néanmoins associé à ses victoires, avant de l'accompagner sur le front danubien en 178.

COMMODE ET LE TRIOMPHE SUR LES PARTHES

Dès son avènement, l'année de la naissance de Commode, Marc Aurèle avait été confronté à une série de menaces aux frontières. En 161 les Brigantes attaquèrent le mur d'Antonin derrière lequel ils furent rapidement refoulés par Calpurnius Agricola. En 162-163 les Chattes pénétrèrent en Germanie et en Rhétie ; ils furent stoppés par l'intervention d'Aufidius Victorinus, ami d'enfance de Marc Aurèle. Mais c'est en Orient que Marc Aurèle dut faire face à l'un des premiers grands défis de son règne. Les Parthes, sous le règne de Vologèse III, envahirent l'Arménie et la Syrie, « *remplissant les cités de terreur* » (DC, 71, 2, 2). Comme un désastre n'arrive jamais seul, Cyzique fut détruite par un tremblement de terre et Rome victime d'une violente crue du Tibre : « *un grand nombre d'édifices furent renversés, beaucoup d'animaux périrent, et une famine affreuse mit le comble à tous ces maux* » (HA, Marc, 8, 4).

Il fallut quatre ans à Marc Aurèle pour rétablir la situation en Orient. Organisant la contre-offensive depuis Rome, il chargea Lucius Verus de prendre la tête des opérations. Celui-ci, remarquablement secondé par des légats exceptionnels, M. Statius Priscus, P. Martius Verus et Avidius Cassius, parvint à enrayer l'invasion parthe (162), reprit le contrôle de l'Arménie (163-164) et parvint à porter la guerre chez l'ennemi. Doura-Europos, Édesse et Nisibe furent prises en 165. En 166 ce furent les capitales parthes, Séleucie et Ctésiphon, qui tombèrent aux mains des Romains, qui s'avancèrent jusqu'en Médie. Marc Aurèle et Lucius Verus gagnèrent par ces campagnes les titres d'*Armeniacus*, de *Medicus* et de *Parthicus Maximus*. Lors de la paix de 166 Marc Aurèle eut la sagesse de limiter la politique d'annexion. Il se contenta de porter les frontières de l'Empire jusqu'à Doura-Europos, qui servit pendant un siècle de sentinelle face aux attaques venues du désert. Une colonie

romaine fut fondée à Carrhae, lieu d'une des pires défaites de l'armée romaine en 53 av. J.-C. Le 12 octobre 166 Commode, âgé de cinq ans, participa au triomphe de son père et de son oncle « *en tenue triomphale* » aux côtés de son frère cadet et de ses sœurs non encore mariées. C'est donc sous la forme de prisonniers et de butin qu'il entra en contact pour la première fois avec les civilisations orientales. La paix fut néanmoins précaire. Dès 172 il fallut intervenir à nouveau en Arménie où le roi Sohaemus avait été chassé de son trône.

Trois ans plus tard, en 175, éclata la révolte d'Avidius Cassius qui entraîna dans son aventure une grande partie de l'Orient (toute l'Asie au-delà du Taurus et l'Égypte). C'est à cette occasion que Commode quitta l'Italie pour la première fois, Marc Aurèle commençant par le faire venir auprès de lui alors qu'il était sur le Danube. À quatorze ans Commode se rendit ainsi sur une des frontières les plus stratégiques de l'Empire. Il ne put qu'être impressionné par le dispositif défensif érigé le long du Danube, la force des légions et le lien exceptionnel qui unissaient leurs soldats à son père. Il n'oublia sans doute jamais la manière dont il s'adressait à eux en les appelant « *ses compagnons d'armes* » et en leur attribuant ses victoires. Il ne fut sans doute pas indifférent à l'abnégation de son père « *bravant pour l'intérêt général la fatigue, le danger, se tenant éloigné si longtemps de l'Italie, à cet âge et avec une si mauvaise santé qu'il ne pouvait prendre de nourriture sans en éprouver de la souffrance ni goûter le sommeil sans être tourmenté par les soucis* » (DC, 71, 24). Peut-être comprit-il dès ce moment que ce type de vie n'était pas fait pour lui.

Du Danube Commode accompagna son père dans la tournée d'inspection visant à rétablir son autorité en Orient. La région resta calme jusqu'à la mort de Commode, grâce notamment au renforcement du *limes* par des fortifications. Les événements orientaux révélèrent surtout la difficulté de mener la guerre sur plusieurs fronts. Au plus fort de la crise il fallut découvrir le *limes* rhénan et danubien. De plus, la peste fit des ravages dans les rangs de l'armée qui sortait ainsi affaiblie des opérations en Orient.

COMMODE *GERMANICUS* ET *SARMATICUS*

Beaucoup plus graves et beaucoup plus lourds de conséquences furent les événements qui eurent pour cadre les provinces danubiennes, qui devinrent, et pour longtemps, une des frontières les plus exposées de l'Empire. Lucius Verus et Marc Aurèle furent les premiers empereurs qui y moururent. Pour la première fois depuis deux siècles, le territoire provincial fut attaqué, les populations civiles directement exposées, provoquant une véritable « terreur ». L'Empire n'était plus un espace inviolable ; les empereurs et leurs sujets furent ainsi subitement confrontés « *aux maux hérités d'une trop longue paix : longae pacis mala* » (Juvénal, *Sat.*, 6, 292).

Auguste avait fixé au Danube la frontière de l'Empire. Le fleuve permettait de relier l'ouest et l'est de l'Empire. La conquête de la Dacie sous Trajan avait donné l'impulsion décisive à la romanisation de l'ensemble des provinces danubiennes : la Rhétie et le Norique sur le cours supérieur du Danube contrôlant les points de passage des axes de communication au débouché des cols alpins, les Pannonies sur le Danube moyen, les Mésies sur le Danube inférieur. Le fleuve, navigable à partir de la confluence de l'Il, doublait le réseau routier. Deux flottes, dix légions et des auxiliaires, soit près de deux-cent mille hommes, c'est-à-dire la moitié de l'armée romaine, stationnaient en permanence dans le secteur, stable depuis Trajan. La zone danubienne n'était cependant pas invulnérable. Si les Alpes à l'ouest et au nord fournissaient une barrière naturelle efficace, une vaste zone entre le Danube et la Tisza enfonçait un coin dans l'Empire entre la Pannonie et la Dacie. D'autre part les affluents de la rive droite du Danube (Save, Drave) offraient des axes de pénétration pratiques vers l'Italie du Nord. Les voies romaines qui permettaient le déplacement des légions du centre vers la périphérie de l'Empire pouvaient favoriser le mouvement inverse des barbares, une fois à l'intérieur du territoire provincial.

Pendant une quinzaine d'années, soit l'essentiel de son règne, Marc Aurèle dut faire face aux incursions quasi continues des peuples d'au-delà du Rhin et du Danube, peuples avec lesquels Rome entretenait des rapports anciens. Marc Aurèle, qui « *avant de prendre une quelconque*

décision en matière militaire ou civile avait l'habitude de consulter ses conseillers les plus avisés», tarda sans doute à comprendre l'origine de cette menace nouvelle (HA, Marc, 22, 3).

Au moment où l'auteur de l'*Histoire Auguste* écrit la biographie de Marc Aurèle, le schéma explicatif de ce qu'il est convenu d'appeler les «invasions barbares» est en place. Ce phénomène complexe est résumé en une phrase : il était la conséquence des pressions que «*des barbares venus du nord (superioribus barbaris) exerçaient sur les peuples frontaliers, lesquels n'avaient d'autre choix que d'entrer en guerre si l'Empire romain refusait de les recevoir*» (HA, Marc, 14, 1). À l'époque de Marc Aurèle il devait être difficile d'obtenir des informations plus précises. Encore aujourd'hui on connaît mal les causes, multiples et complexes, de ces mouvements de populations d'Europe du Nord et de l'Est qui commençaient à bouleverser les équilibres de l'Europe centrale. Les points de départ de ces mouvements étaient, dès l'Antiquité, situés en Scandinavie. Dans son *Histoire des Goths*, Jordanès appelle l'île Scanzia (Scandinavie) «*la fabrique des nations ou bien le réservoir des peuples*» (I, 4). Pression démographique, modifications climatiques, habitudes migratoires de ces populations sont les facteurs les plus souvent évoqués et qui sans doute s'additionnent. Par un effet de domino les peuples frontaliers, avec lesquels les Romains entretenaient des rapports anciens et divers, n'eurent d'autre choix que de pénétrer dans l'Empire où tout les attirait, eux qui le connaissaient si bien. La qualité du réseau routier reliant la région danubienne à l'Italie leur facilita considérablement la tâche.

La notion de barbare est ambiguë, le terme désignant un monde fondamentalement polyethnique. Les points communs des peuples désignés comme tels sont d'être extérieurs à l'Empire, de ne parler ni le latin ni le grec, de ne pas porter les mêmes vêtements, de ne pas honorer les mêmes dieux que les Romains. C'est l'altérité qui fait le barbare. Dion Cassius la résume ainsi à l'occasion de l'arrivée d'auxiliaires danubiens à Rome sous Septime Sévère : «*leur aspect était des plus féroces, leur parler des plus terrifiants et leur conversation des plus frustes*» (75, 2, 6). Cette altérité reposait également sur l'instabilité du

monde barbare, son aspect mouvant, dont les raisons devaient échapper le plus souvent à l'administration romaine.

Rome entretenait avec ces peuples des rapports différenciés, phénomène propre à toute frontière qui, selon les époques et les lieux, soit sépare, soit unit. D'une certaine manière, c'est Rome qui définissait les barbares en choisissant ceux qui étaient dignes de faire partie de l'Empire et en rejetant dans le « *Barbaricum* » des populations jugées « *misérables et inutiles* » (Appien, préface, 26). Plus ces peuples étaient proches des frontières de l'Empire, plus les contacts étaient étroits par le biais de traités, de flux transfrontaliers multiples, de liens clientélares, du service dans l'armée romaine en tant qu'auxiliaires. Les produits romains pénétraient en profondeur à l'intérieur du monde barbare. On a ainsi pu parler d'une « civilisation de la frontière » atténuant les différences, multipliant les mixités. Les peuples se situant au contact immédiat des frontières provinciales appartenaient ainsi à une zone grise, n'étant ni totalement des membres de l'Empire ni totalement des étrangers. Cela ne veut pas dire pour autant que les déplacements n'étaient pas contrôlés à l'entrée comme à la sortie du territoire provincial, notamment à des fins douanières. Le contrôle des mouvements de population était une des missions des installations du *limes*. Au premier siècle de notre ère, les Tencières dénonçaient ainsi le sort qui leur était fait : « *Jusqu'à ce jour les Romains nous fermaient les fleuves, la terre, je dirai presque le ciel même, afin d'empêcher nos communications et nos entretiens; ou (ce qui est un outrage plus sensible à des hommes nés pour les armes) ce n'était que désarmés, presque nus, sous l'œil d'un surveillant et à prix d'or, qu'il nous était permis de nous réunir* » (Tacite, *Hist*, 4, 64). En 171, pour éviter que les Quades n'utilisent des prétextes commerciaux pour « *espionner le territoire romain* », les marchés romains leur furent interdits, ou limités à des lieux et à des jours fixes pour les Marcomans. Les Iazyges, quant à eux, eurent l'interdiction de faire usage de leurs barques et d'aborder les îles du Danube.

À partir du II^e siècle beaucoup de soldats d'origine barbare composant les *numeri* restèrent dans l'Empire au terme de leur service, accédant parfois à la citoyenneté. L'armée était ainsi une formidable machine à intégrer et à fabriquer des citoyens. D'autres, en retournant dans leur

région d'origine, étaient les meilleurs agents de pénétration de la culture romaine. Ainsi beaucoup de ces barbares ne l'étaient que de nom, ayant adopté un mode de vie et de consommation à la romaine. Commode, dès son enfance, dut avoir à la cour parmi ses serviteurs ses gardes, des hommes dits « barbares », d'origines diverses mais qui étaient en fait des immigrés assimilés. Pour le reste, les mouvements migratoires vers l'Empire romain devaient, en temps normal, ressembler à ceux qui existent aujourd'hui. Ils traduisaient l'attractivité irrésistible d'un espace désirable. C'était la pauvreté liée aux limites d'une agriculture de subsistance qui devait inciter des « barbares » à rejoindre l'Empire. Et c'est le manque de main-d'œuvre ou de recrues qui devait inciter les propriétaires ou l'État à accueillir favorablement cette population.

Nous ne savons rien, ou presque, des migrations individuelles clandestines, les mouvements les moins mal connus étant collectifs. Une place particulière doit être faite aux installations de tribus entières, à l'initiative du pouvoir impérial, sur des terres libres à l'intérieur de l'Empire, ce qui fut une pratique courante dès les débuts de la conquête. C'était le cas des prisonniers de guerre à la suite d'une défaite. Ce pouvait être également le résultat d'un remodelage de la frontière. Parfois les populations elles-mêmes réclamaient de s'installer à l'intérieur du territoire provincial. Le système avait l'avantage, s'il était bien encadré, de permettre une mise en valeur de territoires nouveaux et donc d'accroître la richesse du monde romain.

Les guerres danubiennes se déroulèrent en deux temps : entre 167 et 175 d'abord, puis entre 178 et 180, à l'extrême fin du règne de Marc Aurèle, cette fois en présence de Commode.

Lors de la guerre contre les Parthes un intense effort diplomatique avait permis de différer l'ouverture d'un nouveau front, d'autant que trois des légions danubiennes (II^e *Adiutrix*, IV^e *Flavia Felix*, V^e *Macedonica*) avaient été appelées en renfort en Orient (*HA, Marc*, 12, 13). Mais à partir de 167, Marc Aurèle dut relever le défi d'une guerre contre « une infinité de peuples : plurimarum gentium » (*HA, Marc*, 22, 7). *L'Histoire Auguste* évoque un déferlement général de « tous les peuples des frontières de l'Illyrie jusqu'à la Gaule : Marcomans, Varistes (ou Naristes), Hermundures, Quades, Suèves, Sarmates, Lacringes, Bures